

Jürgen Lorenz, **Die Medaillons des Septimius Severus (193 bis 211 n. Chr.)**. Éditeur Dr. Kovač, Hambourg 2019. 156 pages avec 8 figures.

Le petit ouvrage de Jürgen Lorenz constitue sa dissertation doctorale soutenue à la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich en 2015. La bibliographie a toutefois été mise à jour, même si aucun texte majeur n'a été publié au cours de ces cinq dernières années.

Dans son introduction, l'auteur rappelle brièvement ce qu'est un médaillon – «eines der semantisch vielfältigsten Medien römischer Herrschaftsrepräsentation» selon la définition de l'historien Johannes Wienand (2012). Il note également en quelles occasions ils étaient distribués: jubilés, victoires, adventus ou profectio et tous les événements heureux ou malheureux ayant pour cadre la domus augusta.

La place occupée par Septime Sévère est importante, car son règne inaugure l'époque des «empereurs soldats». On s'attend donc à des modifications quant au statut et au programme iconographique transmis par les médaillons. Toutefois, l'auteur insiste sur le caractère à la fois traditionaliste et innovateur des images véhiculées par ce support. Les principaux thèmes utilisés sur ce type de media sous les Antonins (Antonin le Pieux, Marc Aurèle et Commode) renvoient généralement à de vieux thèmes mythologiques, parfois complexes quant à leur interprétation. Sous Septime Sévère, en revanche, la thématique est plus conventionnelle puisque nous y retrouvons principalement Jupiter, Mars et la Victoire. On est cependant quelque peu surpris de n'y voir aucune mention de l'existence de médaillons provinciaux, alors que ceux-ci complètent les émissions de l'atelier de Rome en les destinant à des utilisateurs orientaux.

La deuxième partie de l'ouvrage (p. 13–30) constitue un «état de l'art». Lorenz renvoie systématiquement à l'ouvrage classique – et toujours non remplacé malgré sa date de publication en 1912 – de Ludovico Gnecci. Le classement du savant italien était toutefois simpliste, puisqu'il avait simplement réparti les médaillons en grands, moyens et petits. Dès lors, ce sont à la fois l'absence de la signature sénatoriale (SC) et le module qui permettraient la distinction entre monnaie et médaillon. Mais l'hypothèse est discutable. Lorenz distingue également le médaillon de la médaille, qu'elle soit d'origine publique ou privée, celle-ci se distinguant par le fait qu'elle n'a pas de pouvoir libérateur, contrairement au véritable médaillon. Ainsi Gnecci avait-il réuni 1318 exemplaires émis entre 117 et 268 (d'Hadrien à Gallien). La moyenne pondérale atteignait 50,068 grammes. Les soixante-neuf types émis sous le règne de Septime Sévère sont plus lourds, avec une moyenne de 56,468 grammes. Nous sommes donc en présence de multiples de deux sesterces destinés à circuler avec ce pouvoir libérateur (il existe du reste quelques médaillons de bronze coupés en deux afin de ne plus valoir qu'un simple sesterce). C'est du moins la théorie de Heinrich Dressel (*Die römischen Medaillone des Münzkabinetts der Staatlichen Museen zu Berlin, bearbeitet von Kurt Regling* [Zürich 1973]) qui avait observé que de nombreux médaillons présentaient des traces d'usure, essentiellement ceux de bronze, qu'il avait séparé des exemplaires frappés dans des métaux précieux. Cette hypothèse du caractère monétaire des médaillons est en contradiction avec les théories de Jocelyn M. C. Toynbee (*Roman Medallions* [New York 1944, réimpr. New York 1986] qui estimait que ces pièces exceptionnelles n'étaient pas destinées à circuler en tant que «monnaie», mais bien d'être offertes en tant que cadeau. Du reste, Toynbee avait accordé une grande importance aux donativa dans la diffusion de ces objets particuliers.

Se pose évidemment le statut du pouvoir émetteur. Bien entendu, Lorenz (p. 19 s.), comme bien d'autres, insiste sur l'absence de la marque S(enatus) C(onsulto) sur ces objets. Il ne manque pas de rappeler qu'une inscription (CIL VI, 44 = ILS 1634), sur laquelle il s'attarde,

prouve la séparation entre la production – impériale – des métaux précieux, et celle – sénatoriale – du bronze. Mais cette distinction était déjà connue de Joseph Hilaris Eckhel (*Doctrina numorum veterum* [Vienne 1792]) et bien évidemment de Theodor Mommsen (*Geschichte des römischen Münzwesens* [Berlin 1860]). Sans doute, l'auteur aurait-il pu éviter un certain nombre de pages de généralités sans grand intérêt (p. 22–30) qui retracent l'histoire de l'atelier de Rome depuis la République jusqu'à la révolte des monétaires sous Aurélien, sans rapport direct avec son sujet.

Le corps de l'étude débute par une longue introduction historique (p. 33–41) centrée sur les années 193 et suivantes, remontant même à 180 pour retracer le cursus honorum de Septime Sévère. Cette introduction s'achève sur un tableau des déplacements impériaux entre 193 et 211 qui servira de cadre chronologique à la production de médaillons.

Lorenz consacre alors deux chapitres à l'image monétaire; le premier concerne les portraits impériaux, le second traite de la thématique véhiculée par les revers.

Dans le premier volet, l'auteur définit une image précoce du prince, le «Typus des Regierungsantritts» daté des années 193–196, en insistant sur les caractéristiques morphologiques du visage de l'empereur. Il décrit ainsi un portrait affectant une forme générale cubique, donnant un air énergique et volontaire. On aurait aimé qu'une photographie de qualité accompagne la description, ce qui n'est pas le cas. Car c'est la grande faiblesse de l'ouvrage, qui est illustré uniquement à l'aide de trop rares (et de surcroît mauvaises!) photocopies tirées des planches de Gnecci.

Un deuxième portrait du prince est défini comme «Adoptionstypus», qui renvoie bien évidemment au monnayage de Commode. En effet, dès 195, Septime Sévère se prétend le «frère de Commode» et devient, de ce fait, le «fils» de Marc Aurèle. Cette filiation totalement fictive apparaît sur des médaillons portant la légende DIVI M(arci) PII F(ilius) PM TRP IIII COS II PP. Là aussi, une image aurait été la bienvenue!

Le troisième type est décrit comme le «Serapis-Typus». Il montre une évolution du portrait, avec une chevelure plus massive, une oreille plus marquée et une barbe formée de quatre grandes boucles. Elle rappellerait les portraits de Marc Aurèle et de Commode.

Lorenz examine ensuite deux types de buste qui sortent du canevas établi précédemment.

Il existe ainsi un médaillon (p. 49 fig. 1) montrant une image de Septime Sévère recouvert de la léonté d'Hercule. Il a été frappé en avril 202, à l'occasion du mariage de Caracalla et de Plautilla, dont les bustes figurent au revers. Lorenz rappelle qu'Hercule, avec Liber Pater, sont les dieux les plus en faveur sous le règne de Septime Sévère. L'image de l'empereur en Hercule renvoie bien évidemment à celle de son pseudo-frère Commode et, indirectement, à l'image d'Alexandre le Grand, lui aussi souvent représenté recouvert de la dépouille du lion de Némée. Dès lors, Septime Sévère chercherait une fois encore à légitimer la succession en se rattachant à

la dynastie antonine, en apparaissant comme un nouvel Hercule Romanus, à l'instar de Commode alors divinisé. Il s'agirait également, selon l'auteur, d'une réaction politique de Septime Sévère à l'imitatio Alexandri développée en Syrie quelques années plus tôt par Pescennius Niger dans sa tentative de conquête du pouvoir.

Le dernier type exceptionnel représente le prince en buste héroïque, nu, vu de dos, tenant une lance pointée vers l'avant et la poitrine protégée par un balteus retenu par un large baudrier. Ce type magnifique a d'ailleurs servi de photographie de couverture à un petit ouvrage classique sur l'iconographie impériale (P. R. Franke, *Römische Kaiserporträts im Münzbild. Aufnahmen von Max Hirmer* [troisième éd. Munich 1972]) que l'auteur ne semble pas connaître. Le lecteur sera encore plus surpris de constater que l'auteur ignore l'existence des trois forts volumes de Pierre Bastien (*Le buste monétaire des empereurs romains* [Wetteren 1992–1994]), qui illustre du reste ce médaillon de Septime Sévère (pl. 77 no. 5; pl. 78 no. 1) et consacre même un chapitre entier à ce type monétaire (p. 456–459).

Le second volet de l'étude iconographique concerne les revers, au nombre de quinze (adlocutio, adventus, profectio, pont sur un fleuve, Mars Pater, Apollon, Victoria, Liber Pater/Hercule, Roma en deux variétés, Jupiter en deux variétés, Mars, Minerve, Restitutor urbis). Toutes ces représentations sont extrêmement conventionnelles, sans la moindre originalité à l'exception d'une scène de gigantomachie qui renvoie à des médaillons d'Antonin et de Marc Aurèle (fig. 5 et 6), eux-mêmes copiant un denier républicain.

Le programme iconographique transmis par ces revers est réduit à sa portion congrue (p. 88 s.), à savoir quelques lignes qui, malheureusement, ne brillent pas par leur originalité, d'autant qu'on y trouve un résumé de la définition de ce qu'est un médaillon, sujet déjà traité dans le premier chapitre. Quant aux aspects quantitatifs des thèmes mis en œuvre sur les médaillons, l'auteur ne les traite pas et renvoie à la thèse bien connue d'Erika Manders (*Coining images of power. Patterns in the representation of Roman emperors on imperial coinage, A. D. 193–284* [Leyden et Boston 2012]).

L'ouvrage s'achève par un catalogue fort bien structuré même si on peut regretter une fois de plus l'absence totale d'image, un comble pour un ouvrage traitant d'iconographie. L'auteur présente les quinze types évoqués plus haut. Ces médaillons, note-t-il, sont issus de vingt-huit coins de droit et de vingt-cinq coins de revers, indiquant un désir de largement diffuser ce type d'objet: même en limitant à quelques centaines ou quelques milliers au plus le nombre de médaillons frappés à l'aide d'une paire de coins, ce sont au total des dizaines de milliers d'exemplaires qui furent mis en circulation en quelques années. Un très utile schéma (p. III s.) synthétise les liaisons de coins observées.

Si on est loin de la frénésie de la fabrication caractérisant le règne de Commode, cette production de Septime Sévère n'est pas anodine, ce qui explique l'important taux de survivance, même si Lorenz ne s'est pas donné

la peine de signaler que ces quinze types étaient représentés par quarante-six exemplaires. De nombreux types n'étant connus que par une seule unité, on peut supposer que de nouvelles découvertes viendront s'ajouter à ce premier répertoire.

Lille

Jean-Marc Doyen